



le CDI
École alsacienne

T. Receveur

*Le sens
d'une utopie*

source : www.ac-nancy-metz.fr/Pres-etab/ClaudeGellee/utopie

*« L'utopie est presque toujours une erreur,
elle est rarement un mensonge. »*
R. Ruyer.

Souvent associée aux troubles d'une époque agitée et aux désirs de changement qui l'accompagnent, l'utopie exprime le refus d'une réalité donnée avec l'ambition d'en proposer une autre. Certes, toutes les périodes sombres de l'histoire ne suscitent pas une telle réaction.

Pour qu'on puisse parler d'utopie, plusieurs exigences doivent être satisfaites. Il faut que l'homme cesse de se laisser « guider » par les événements, qu'il prenne sa destinée en main, qu'il devienne « sujet » de l'histoire. A quoi bon imaginer un monde meilleur si l'avenir est déjà scellé par avance ? Mais cette confiance en soi, nécessaire à toute œuvre d'esprit, ne doit pas nous induire en erreur : l'utopiste rêve, imagine, invente, sur la base d'un réel qui le désole, mais il n'est pas un homme d'action. Tout se conçoit pour lui sur un mode d'une représentation rationnelle, elle-même orientée par une finalité précise : décrire une autre société dans laquelle le bonheur pour tous sera enfin possible.

Ainsi, la question des moyens pour parvenir à ces fins ou celle du réalisme de ces innovations ne peut directement la concerner. Si l'utopie, de par son contenu, possède une dimension révolutionnaire indiscutable, elle refuse cependant d'assumer ce rôle. En cela, elle diffère radicalement de l'idéologie qui souvent s'en inspire. Ce point, à lui seul, souligne toute l'ambiguïté du projet utopique. Pour les uns, il semble frappé d'impossibilité, il relève simplement des rêveries de l'adolescent voire des caprices de l'enfant, tous deux incapables de comprendre le monde tel qu'il est. Aucune implication pratique ne peut en découler. Mais pour les autres, si certaines idéologies détestables ont pu s'inspirer de « l'innocente » vision d'un penseur original, c'est bien la preuve que l'utopie cache son jeu.

On sait que Charles Fourier par exemple n'aurait pas décrit toutes inventions surprenantes, s'il les avait jugées irréalisables. Que dire également de Platon et Marx, pourtant si différents dans leur pensée respectives, mais proches sur des points inquiétants : la recherche d'un idéal de pureté, d'une égalité absolue entre les hommes, d'une loi de l'unité, d'un ordre parfait, etc... ? On ne s'étonnera donc pas de trouver, parmi les penseurs de l'utopie, une bonne majorité d'individus plus ou moins directement liée à un engagement politique. Faut-il pour autant les soupçonner d'une alliance tacite avec le Diable ? L'utopie doit-elle assumer sa responsabilité dans les grandes dérives totalitaires de ce siècle ?

Il ne le semble pas. L'idéologie en effet s'exprime dans une autre optique : elle veut avant tout modifier le cours des choses, sans délai, sur la base d'un plan conçu par la

raison, mais en associant la fin et les moyens. Aux maux qu'elle décèle dans une société donnée, elle propose un remède radical. En aucun cas cependant, il ne s'agit de renier la conception même du groupe social. Plus soucieuse des résistances potentielles à ses projets, l'idéologie exige une action concrète, immédiate, comme si un ordre nouveau pouvait émerger des ruines de l'ancien, par simple décret de la pensée. Ici, rêver ne suffit pas ; il faut être également capable de vouloir, d'agir, de franchir le pas qui sépare la conception d'une autre société à sa réalisation. On ne s'étonnera donc pas de voir que certaines utopies, pourtant apparentées aux rêves les plus débridés, aient pu servir de modèle à l'idéologie. En pareil cas, l'une donne des buts, l'autre se contente de poursuivre ceux qui semblent réalistes, quitte à falsifier les idéaux de ses sources. L'idéologie, par essence, se confond avec la propagande qu'elle utilise. Elle se présente sous la forme d'un pouvoir rationnel de négation, d'une arme « mentale » destinée à un usage systématique.

L'utopie, au contraire, imagine un autre monde ; que celui-ci n'ait aucune chance de voir le jour lui importe peu. Dans sa construction théorique, les problèmes humains ne trouvent pas de solution parce qu'ils n'ont plus de raison d'être. Ils sont « résolus » avant que d'être posés ! En ce sens, elle joue avec le réel, elle ne demeure jamais en son sein.

Pour les penseurs utopiques, la transformation effective du réel importe donc moins que sa conception. L'essentiel réside dans le pouvoir d'affranchissement de la pensée face à une réalité donnée, le reste appartient aux hommes d'action.

Ainsi, comme œuvre d'esprit, l'utopie se fait donc une gloire d'ignorer, la plupart du temps, la portée effective de son propre projet. Pourquoi devrait-on le lui reprocher ? Elle tient en revanche à défendre rigoureusement la cohérence absolue du monde qu'elle imagine. C'est du reste en cela qu'elle est sans doute vulnérable car il lui faut concilier la rationalité du nouveau système avec la satisfaction des désirs les plus contradictoires. On sait comment l'idéologie contournera la question : en supprimant tout simplement l'idéal du bonheur pour tous sur l'autel de l'uniformité. L'utopie quant à elle persiste dans cette direction, mais pour éviter d'être apparentée à un simple discours irrationnel, elle doit supprimer ce qui, dans le monde perçu, corrompt d'ordinaire toute organisation : le temps et les relations avec les autres systèmes.

L'utopie se présente alors comme la description d'un monde possible, situé en dehors de notre espace et de notre temps. Avec elle, l'homme contrôle son avenir, non pas à la manière de l'architecte qui respecte ses plans, mais avec la conviction que la réalité donnée n'est pas fixée, une fois pour toute, et qu'une autre voie est toujours envisageable, pour peu qu'on s'en donne la peine. Dans cet effort, la tentation reste grande de transformer l'utopie en « vérité de demain ». Cependant, comme le montreront les études suivantes, ce besoin de renouveau qui l'attire n'est pas absolu. En fait, il renoue, paradoxalement, avec la nostalgie d'un âge d'or, d'un paradis perdu, qu'il faut toujours réinventer. Etrangère à la volonté d'incarner dans les faits ce qu'elle imagine, se tournant vers l'avenir avec le regret d'un passé révolu, se moquant du réel tout en restant plausible, l'utopie fascine et dérange. Elle ne décrit pas un futur, mais plutôt un « ailleurs », un « nulle part », vierge de tous contacts perturbateurs.

« D'or fut la première race d'hommes périssables que créèrent les Immortels, habitants de l'Olympe. C'était au temps de Cronos, quand il régnait encore au ciel. Ils vivaient comme des dieux, le cœur libre de soucis, à l'écart et à l'abri des peines et des misères : la vieillesse misérable sur eux ne pesait pas ; mais bras et jarrets toujours jeunes, ils s'égayaient dans les festins, loin de tous les maux. Ils mouraient comme en s'abandonnant au sommeil. Tous les biens étaient à eux : le sol fécond produisait de lui-même une abondante et généreuse récolte, et eux, dans la joie et la paix, vivaient de leurs champs, au milieu de biens sans nombre. »
Hésiode, *Les Travaux et les Jours*, 8ème S. avant J-C.

Nous l'avons compris : l'utopie peut difficilement s'apparenter au rêve, à cause de la trop grande irrationalité colportée par celui-ci. Elle se compare plus volontiers, en revanche, au jeu. Comme lui, elle se fixe un cadre précis, sans se soucier de son rapport au réel. Il lui suffit de respecter ses propres règles, de s'enfermer dans un monde fictif, et pourtant délimité, maîtrisé. L'utopiste joue au sein de sa création à la manière d'un dieu qui façonne un univers, sans improvisation, sans tâtonnement. Il se transforme en démiurge soucieux du devenir d'un homme enfin assagi et capable d'accepter, sans aucune arrière pensée, toutes les règles qu'on lui impose. Les communautés idéales n'interdisent pas l'expression des individualités, bien qu'elles soient une source de conflits potentiels. Pour elles, la menace d'une dissolution sociale n'est pas là. Elle réside plutôt dans la tentation, toujours présente entre joueurs, de tricher, c'est-à-dire de renouer, au fond, avec la réalité la plus banale.

« Une bagatelle littéraire échappée presque à mon insu de ma plume » écrit Thomas More, en publiant sa célèbre *Utopia, sive de optimo republicae statu*. (1518)

U-topie, l'île, le pays de « nulle part », imaginaire, fictif, ne serait rien d'autre qu'une affabulation dérisoire ? Thomas More avoue son manque de sérieux lorsqu'il se laisse entraîner par ce type de récit. Faut-il le croire ? La question se pose, comme pour toute utopie, car une consistance réelle est donnée à la société imaginée, non dans sa forme mais dans ses principes. Le caractère systématique de l'organisation du livre s'apparente d'ailleurs à un exposé didactique. Il possède l'unité d'un projet longuement mûri et ne saurait se limiter aux fantaisies d'une imagination débridée.

Utopia n'a donc rien d'un roman. Il ne s'agit pas pour, l'auteur, de présenter des personnages et leurs aventures extraordinaires. Son but, au contraire, est de nier la fausse évidence de la réalité pour en proposer une autre. C'est sur ce point essentiel, comme nous l'avons dit précédemment que l'utopie prend toute sa dimension : elle ne transforme pas simplement les données de notre existence, mais en fournit de nouvelles. En conséquence, les habitants d'Utopia, par exemple, ne sont pas à proprement parler des êtres « hors du commun ». Si leurs mœurs surprennent, c'est parce qu'elles sont conçues sur la base d'une réalité inconnue, entièrement construite par Thomas More.

Ce magistrat, qui devait un jour être élevé aux fonctions de Chancelier d'Angleterre, (avant d'être condamné à mort par le roi...) livre dans son œuvre les solutions idéales censées venir à bout de la misère endémique dont souffre son pays. Il sait que leur stricte application est impossible, mais la leçon morale qu'il donne « au passage », risque de porter loin : une vie vraiment chrétienne, pour lui, n'a pas à s'opposer aux

lois de la Nature. Or, la Nature, qui invite chaque homme à rechercher son bonheur individuel, engage aussi la société à organiser le bonheur de la collectivité.

More tente de concilier les enseignements de Platon et de l'église dans L'Utopie : « Tant que le droit de propriété sera le fondement de l'édifice social, la classe la plus nombreuse et la plus estimable n'aura en partage que disette, tourments et désespoir », cette formule pourrait bien être une parole du Christ qu'un mot d'ordre de Marx !

Caractères principaux d'une utopie :

*On y accède toujours à la suite d'un rêve ou d'un voyage.

*La cité utopique vit isolée, sa situation est imprécise, dans le temps comme dans l'espace. Une autarcie complète reste la condition de son indépendance.

*La cité se veut parfaite, maternelle, dirigiste. Les sages sont au pouvoir, un collectivisme s'impose dans la plupart des cas.

*Eudémonisme collectif.

*L'éducation y joue un rôle essentiel : elle demeure la source de l'égalité entre citoyens ou, dans un autre sens, elle est responsable de la répartition des tâches, selon les compétences de chacun.

*Règne de la tolérance religieuse ou, au contraire, absence de toute religion.
